

L'Ascension, une fête méconnue, mais un « pont » attendu !

**« ... je monte vers mon Père, qui est votre Père, vers mon Dieu, qui est votre Dieu »
Jean 20.17b. Pour la 1^{ère} fois dans l'Évangile, les disciples de Jésus sont devenus
ses frères, et de même le Dieu de Jésus est devenu le Dieu des disciples.**

Le mot « ascension » signifie action ou fait de monter, de s'élever. L'événement tient une place peu importante dans les textes. Dans les évangiles, Marc (Mc 16.19) mêle Ascension et Pentecôte et longtemps les deux événements ont été célébrés ensemble. Jean fait coïncider l'Ascension et la Résurrection de Jésus-Christ. Luc l'évoque à deux reprises : à la fin de l'Évangile (Luc 24.51) et au début des Actes des Apôtres (Actes 1.9). Le récit est plus développé dans les Actes dont Luc est aussi l'auteur. Luc raconte l'Ascension de deux façons différentes. Jésus se sépare de ses disciples en les bénissant, l'Ascension conclut la vie terrestre de Jésus, les disciples rejoignent Jérusalem dans la joie. Tout récit d'enlèvement céleste dans l'Antiquité signifie « accéder à l'éternité ». Dans les Actes, Jésus s'en va en leur confiant une mission, celle de le faire connaître et être ses témoins « ... à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre ».

Un peu d'histoire

L'Ascension a lieu, cette année, le jeudi 26 mai, soit 40 jours après Pâques, et 10 jours avant la Pentecôte, c'est un jour férié en France. Elle fait partie des principales fêtes catholiques en France. L'Ascension est célébrée depuis le IV^e siècle par les chrétiens qui, en procession, montent vers le lieu de l'arrestation du Christ à Jérusalem sur le mont des Oliviers. Pendant quelque temps, Ascension et Pentecôte ont été fêtées ensemble. Depuis 511, les trois jours avant l'Ascension étaient les « Jours des Rogations » qui ont disparu depuis longtemps et sont facultatives pour les catholiques, depuis Vatican II. L'Ascension est devenue un jour férié depuis la signature du Concordat entre Napoléon 1^{er} et le pape Pie VII (1801). Elle fait partie des quatre fêtes chrétiennes légalement chômées avec Noël, l'Assomption (montée de la Vierge au ciel) et la Toussaint (fête de tous les saints). Cette fête est la moins connue et la moins célébrée par les protestants et notamment les réformés. Les paroisses qui organisent un culte, ce jour, sont peu nombreuses. Calvin s'est appuyé sur le récit de l'Ascension pour contester la conception catholique de la présence réelle et matérielle du Christ dans le sacrement de la Cène : « *Pourquoi restez-vous là, à regarder le ciel ?* ». Au XVIII^e siècle, la fête de l'Ascension, supprimée lors de la Réforme, est réintroduite à Neuchâtel, par le pasteur Jean-Frédéric Ostervald, et marque les prémises d'un retour d'un calendrier liturgique dans les Églises protestantes. Aujourd'hui, davantage de paroisses organisent un culte pour l'Ascension et les protestants renouent avec cette tradition.

Signification

L'Ascension clôt la période des apparitions du Ressuscité auprès de ses disciples avec lesquels depuis sa mort il a parlé plusieurs fois du Royaume. Jésus est au Ciel, il n'est plus sur terre, il est désormais présent, mais de façon différente. Jésus ne laisse pas ses disciples seuls, l'Ascension est le préalable à l'envoi de l'Esprit lors de la Pentecôte et à la création de l'Église. « *Je vous ai parlé ainsi pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite. Voici mon commandement : aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimé* » (Jean 15.11-12).

Prédic express

Vous ne me voyez pas...

Marc 10, 46-52

Vous ne me voyez pas... et moi je ne vous vois pas.

Vous m'entendez, c'est l'essentiel.

J'ai l'habitude de ne pas être vu, de passer inaperçu, confiné dans mon coin, éloigné de tant de copains...

J'entends parfois le bus passer. Il paraît que ce bus va à destination de Jérusalem et qu'il dessert Jéricho. Vous attendez peut-être aussi le bus qui mène à Jérusalem ?

Moi ça fait longtemps que je n'attends plus de bus : je suis à l'arrêt tout court ! Au moins, on ne peut pas me reprocher de laisser derrière moi trop de trace carbone. Je suis en arrêt sur image dans ma tête. Car je suis aveugle.

Les gens pensent que je ne vois rien puisque j'ai les yeux fermés.

Ce qu'ils ne savent pas, c'est que les yeux fermés, ça aide à prier, à voir ce que les autres ne voient pas ! J'ai des visions, les yeux fermés.

L'autre jour, on m'a dit, Jésus sera dans le bus de 10h30, dimanche matin... moi je ne connais pas trop Jésus ; en fait, je ne l'ai jamais vu. D'ailleurs qui parmi nous l'a déjà vu ? Non, par contre, j'ai entendu parler de lui. On m'a dit qu'il était de la lignée de David, le roi David, son ancêtre lointain, celui dont on parle dans la Bible. David en hébreu, ça veut dire « le bien-aimé ». C'est une drôle de lignée que d'être « bien-aimé », de père en fils. Être aimé, c'est important.

Moi je suis fils de Timée... Bar-timée ; en deux mots, Bar en araméen veut dire « fils de » et Timée en grec veut dire « honoré ». Voilà, je suis mi grec mi araméen, avec ma gueule de métèque, de juif errant, de pas trop grec... on m'appelle fils de celui qui était plein d'honneur, qui a dû prouver sa réussite plus que les autres, car il était étranger.

C'est lourd à porter ce nom comme ce manteau que mon père m'a mis sur les épaules un jour... dur, dur, surtout quand on est aveugle, quand on n'est pas fait comme les autres, qu'on ne voit pas ce que les autres voient, quand on est différent de sa lignée... qu'on a des visions différentes. Jésus est, lui, Fils d'un Roi dont la royauté a pour règle d'être aimé. Pas de chercher l'honneur. C'est bien différent... Mais l'autre jour, justement, en attendant le bus, quelqu'un m'a dit que Jésus a surnommé un de ses disciples « son bien-aimé » ... Alors j'ai réfléchi les yeux fermés... Ça m'a ouvert la vue sur moi-même : et si moi aussi je pouvais devenir un disciple bien-aimé ? Une sorte de petit David, par adoption ?

Alors en moi, tout s'est éclairci ! J'ai eu l'impression que des murailles tombaient, les murailles de Jéricho dans la joie et l'allégresse ! D'un bond, d'un seul. Mon regard a changé. Je me suis dit que j'allais essayer d'interpeller Jésus, de l'appeler. Mais alors, j'en appellerais à sa lignée, « Fils de David » ! Peut-être qu'il accepterait de me faire monter dans son bus ?

J'ai rêvé que j'appelais de plus en plus fort mais la foule me disait de me taire ; elle ne voyait pas ce que j'entendais ; elle était comme une muraille ; et puis dans ce rêve éveillé, Jésus m'appelait, moi, alors que je suis aveugle, avec mes handicaps.

Et puis il y a eu un événement dans ce rêve fou : la foule était tout à coup redevenue à l'image de Jéricho telle qu'elle était à l'origine, « la ville des palmiers », une oasis qui abreuve au milieu de mon désert, qui redonne courage, qui se fait le relais de l'appel du Seigneur... Dans mon rêve, une voix m'a dit : « *Eux aussi ont le droit d'être des fils de David, des bien-aimés* ».

Je n'en croyais pas mes yeux (c'est le cas de le dire) : je me laissais guider ; j'avais tout en étant aveugle, comme si Jésus me disait : « *Va avec la force que tu as et celle que tu n'as pas Même aveugle tu peux me rejoindre ; aie confiance ! Ta vision est plus juste que celle des clairvoyants... car elle est fondée sur ma parole plutôt que la vue...* »

J'ai compris alors dans ce rêve que je n'ai plus à me demander pourquoi je suis là sur cette terre, ni à justifier ma présence malgré mes infirmités. Si je suis là, c'est que Jésus m'a appelé à la vie, sur le chemin du bien-aimé où l'amour est premier. J'ai alors rêvé que Jésus est descendu du bus, qu'il a tout arrêté pour marcher avec nous. Et si ce rêve devenait réalité ? N'était-ce qu'un rêve ?

Cyrille Payot, pasteur à l'Église protestante unie du Cognacais

Ils et nous

Grain de sable

Marc 3.1-6

« Jésus revient à la synagogue », ainsi commence l'épisode de l'homme à la main desséchée tel qu'il nous est raconté dans l'évangile selon Marc 3.1-6. Autour de Jésus et de l'humain à la main desséchée s'affairent des « ils ».

Qui sont ces « ils » ? Il est tentant de ne voir dans ce « ils » que les Pharisiens puisque ceux-ci sont nommés à la fin du récit et qu'ils étaient déjà présents, juste avant, dans une autre discussion à propos du sabbat. Mais ce serait trahir Marc qui nous fait entrer dans un récit qui va bien au-delà d'une guérison ou d'une querelle sur le sabbat. Il nous raconte une histoire de piège, d'exclusion de choix entre la vie et la mort.

Qui sont-ils ?

Au terme de cette histoire, les pharisiens sortent de la synagogue, mais Jésus y reste-t-il seul avec celui qu'il vient de guérir ? Qui était présent alors, dans la synagogue ? Les Pharisiens, c'est entendu. Mais sans doute les habitants de la ville sont-ils là eux aussi. Et les foules de curieux qui suivent Jésus, et ses disciples... On peut retrouver beaucoup de monde dans ce « ils » et penser que même si tous ne voulaient pas l'accuser, si tous ne sont pas hostiles à Jésus, tous étaient curieux de voir s'il guérirait, tous attendaient de lui de prendre position. Tous voyaient dans cet homme à la main desséchée l'occasion d'un miracle et d'une controverse.

S'identifier

« Ils » sont tellement divers dans la synagogue que nous, lecteurs, pouvons, dans notre diversité, nous reconnaître en « eux ». Et nous le pouvons aussi dans leur interrogation sur la possibilité de guérir un jour de sabbat. Parce qu'au-delà du sabbat, la question est éternelle : jusqu'où peut-on aller pour faire le bien ? Quelles règles peut-on enfreindre ? Quels risques peut-on prendre ? Bref, « ils » se posent une question qui ne nous est pas étrangère en ces temps de catastrophe climatique, de guerre, de pandémie, de crise économique et politique... Et Jésus transforme la question : « *est-il permis de faire le bien ou le mal un jour de sabbat ?* », en : « *Quand n'est-il plus permis de faire le bien ?* ». On peut bien sûr objecter que ce n'est pas si simple, que les situations sont complexes... Comme on pouvait lui faire remarquer à l'époque que la guérison de l'homme à la main desséchée aurait pu attendre un jour de plus et qu'entre ne pas guérir et tuer, il y a une marge...

S'interroger

Comme « ils », à la question de Jésus : « *Est-il permis de faire le bien ou le mal ?* », à son enseignement « *aime ton prochain comme toi-même* », « *aimez vos ennemis* », « *pardonne* », nous pouvons opposer notre refus de réponse qui se traduit, certes, plus souvent par des subtilités de réflexions, des contradictions que par du silence mais exprime aussi toute la dureté de notre cœur. Nous ressemblons aux « ils » de la synagogue. C'est ainsi et il nous faut bien le reconnaître, sans nous culpabiliser : nous sommes juste humains. Mais Marc nous indique qu'un groupe s'exclut de la synagogue : les pharisiens savent qu'au nom de la loi, il est permis, le jour du sabbat, de s'allier avec les Hérodiens, pourtant reconnus comme adversaires de la Loi, et de comploter pour faire mourir un homme.

Alors, nous, lecteurs ? Restons-nous dans la synagogue avec nos questions, nos incompréhensions, nos contradictions et nos tergiversations mais malgré tout autour de Jésus ? Ou nous excluons-nous avec les Pharisiens au nom de nos certitudes ?

Éric George

La femme parfaite

Proverbes 30.10-31

À l'occasion de la fête des mères, le Protestant de l'Ouest a ressorti un texte plutôt politiquement incorrect en ces temps de féminisme militant. Il vaut pourtant bien un collier de nouilles !

Qui trouvera la femme parfaite ?
Peut-on en mesurer le prix
Heureux l'écu, le cœur en fête
Ils sont bien partis dans la vie.

Elle tend sa main aux pauvres gens
Pour les aider ne compte pas
Ouvre sa maison aux migrants
Qu'il fait bon vivre sous son toit.

Elle est toujours intentionnée
De bon matin et jusqu'au soir
Elle ne se rebelle jamais
À la cuisine et au lavoir.

Elle coud elle-même ses vêtements
Dans des tissus de trame fine
Son mari parade gaiment
Assis aux portes de la ville.

Elle se lève avant le soleil
Et dirige la maisonnée
Elle prévoit tout comme l'abeille
Et équilibre son budget.

Vêtue de force, et toujours digne
Ses propos disent la confiance
Elle investit dans une vigne
Donnant du fruit en abondance

Elle met de côté quelques fruits
De son travail au quotidien
Achète un champ quand c'est possible
Et elle ceint de force ses reins.

Même si elle n'est pas très jolie
Elle est sagesse et dévouement
Grâce trompeuse, beauté futile
Ne sauvent pas du feu brûlant

Tout ce qu'elle gagne honnêtement
C'est son travail et son tracas
Balance juste, bon traitement
La nuit, sa lampe ne s'éteint pas.

Qu'aux quatre coins de ce pays
À sa gloire, on entonne un chant
Tous reconnaissent que sa vie
Est un trésor pour ses enfants.

Paraphrase de Stéphane Griffiths